

Portrait d'un homme : Benjamin Sarraillon

On ne présente pas Benjamin Sarraillon. Du moins si on l'entend dans le sens commun, qui suppose inconnu celui que l'on présente. Or, qui ne connaît Benjamin Sarraillon, un de nos derniers artistes ayant vécu et exercé en Algérie?... Mais, puisque Monsieur Sarraillon, avec une modestie qui nous rend confus, a demandé à adhérer au Cercle algérieniste « si cela agrée à la sympathique compagnie », cette « présentation » est notre façon de l'accueillir parmi nous.

Notre ami

M. et Mme Sarraillon demeurent à Salon-de-Provence, dans une petite maison de la rue Ch.-Serre, qui semble dormir sous un doux soleil, non loin du centre et pourtant au calme, dans cette atmosphère paisible et joyeuse qui est celle de la Provence profonde... Mais une fois la porte franchie, l'Algérie ouvre à nouveau ses bras au visiteur comme le font les maîtres des lieux : courbe alanguie de la baie d'Alger, âpres djebels de Kabylie, qui déploient leurs crêtes d'un bout à l'autre d'un tableau, grand comme un écran de cinémascope ! De tous côtés, des visages burinés vous contemplant, d'une présence plus vraie que nature par le réalisme de leur expression, et pourtant porteurs d'un message poignant, nous interrogeant sur notre commune destinée, qui fut séparée par des forces malfaisantes. Avec de fantastiques coffres kabyles, ces peintures, ces lithos, ces quelques ouvrages d'art, dont certains merveilleusement reliés par les mains expertes et inspirées de Mme Sarraillon, sont des rescapés : un véritable trésor artistique de plus de 500 kg de livres et d'œuvres d'art resta « là-bas », quelque part du côté du cap Matifou, dans une villa parmi les pins... Autre « rescapé » aussi que ce document, abîmé par des éclats de verre à la suite d'un tir de fusil-mitrailleur parti de quelque blindé remontant un jour de 1962 la rue Berthezène à Alger. Mais la présence de toiles récentes aux côtés de la collection héroïque nous dit toute sa vie.

Né à Saint-Donat (Drôme), le 28 novembre 1900, Benjamin Sarraillon suit pendant huit ans, de 1916 à 1924, des cours de dessin litho, de peinture et de gravure à Lyon. Puis, c'est l'arrivée en Algérie, qui devient le pays d'adoption pour l'homme comme pour l'artiste. De l'importante production, témoin du travail inlassable de B. Sarraillon, jalonnée par une quarantaine d'expositions et par la collaboration à de nombreux journaux et revues (citons par exemple *Notre Rive*, fondée et dirigée par Jean Paulignan, qui lui fera connaître l'écrivain Louis Lecoq et le peintre Paul-Elie Dubois), il faut retenir quelques lignes de force essentielles, autour desquelles se bâtit la personnalité de l'artiste : tout d'abord, B. Sarraillon est un portraitiste-né, ayant fixé plus d'un millier de visages sur la toile, le papier, la pierre, le zinc ou le parchemin, avec une prédilection pour ceux des femmes et des enfants de Kabylie et des Aurès ; ensuite il a multiplié les recherches sur les différentes techniques, comme par exemple l'huile sur parchemin, dont les délicats secrets ont été acquis auprès d'un maître-laqueur, ou encore l'élaboration de timbres-poste, dont il a créé douze modèles pour l'Administration entre 1954 et 1957. Enfin, il a voulu tendre à devenir ce qu'on pourrait appeler un véritable « artisan de l'art » en réalisant l'œuvre de ses mains d'un bout à l'autre de la création : texte, illustrations, impression, montage, reliure... De ce souci de perfectionnisme et de vérité profonde,

naît chez B. Sarraillon le besoin insistant de démasquer les abus, voire les tromperies, dans un domaine qui est sa spécialité : la lithographie, qu'on affuble souvent de l'épithète d'*originale*, alors qu'ont été employés des procédés de reproduction photomécaniques (photolitho, offset). Les lithos signées par Sarraillon ont, elles, été dessinées à l'envers sur la pierre ou le zinc par l'artiste lui-même ; après autant de tirages que de couleurs employées et une fois atteint le nombre fixé pour la diffusion, les planches ont été détruites, quoi qu'il en eût coûté à l'artiste sur le plan affectif...

Si l'on demande à B. Sarraillon quelle est son œuvre préférée, il vous répond sans hésiter : « Rouffi dans l'abîme de l'Aurès », issue d'une expédition dans les Aurès au début de l'année 1954, qui vit sans doute M. et Mme Sarraillon être les derniers civils français à visiter le nid d'aigle au cœur du massif sauvage, aux confins du désert... Cette tâche fut menée à bien grâce à la qualité de « toubib » de Mme Sarraillon, qui lui permit d'accéder dans les demeures les plus farouches, tandis que son mari prenait des notes, consignait des observations, traçait des esquisses... Ce fut une aventure inoubliable, dans un décor fabuleux, où l'artiste dut se doubler d'un ethnologue... et d'un alpiniste !

En sortit un recueil de textes et de 50 lithos originales, tirées en cinq couleurs à la presse à plat. Il fut vendu en souscription à 500 exemplaires, dernier témoignage de l'Algérie paisible... Aujourd'hui, les amateurs recherchent cet ouvrage dont on voit rarement un exemplaire. Quant aux dessins originaux ayant servi pour les lithos, beaucoup ont été acquis à l'époque par les musées du Bardo et du parc de Galland à Alger, et par le Musée de l'homme à Paris.

Un coup d'œil circulaire aux massifs kabyles et aux portraits d'enfants des campagnes algériennes, et il nous faut prendre congé de nos hôtes, qui sont visiblement heureux d'avoir pu évoquer les heures exaltantes et d'assister au réveil de l'intérêt pour tout ce qui constitua la vie profonde de l'Algérie française et, à travers cette quête mystique d'un autrefois transfiguré, de voir se dessiner les traits d'une communauté d'aujourd'hui, renouvelée mais fidèle.

Dehors, le ciel pourtant lumineux de la riante Provence paraît soudain plus pâle, et Salon une cité irréaliste...

Pierre DIMECH.

Un merveilleux illustrateur, un bel artiste

Benjamin Sarraillon. Que voilà un bel et noble artiste. Un artiste de chez nous. Que voilà un homme discret. Modeste et bon. Et aussi un ami sûr et qui, jamais, n'a trahi, ni galvaudé ses affections. Artiste, il l'est de toute son âme, avec une passion profonde, totale. Son art est un art de vérité, de réflexion. Pas un trait, pas une touche, pas une note, qui ne soit médités. Et cette méditation devant le sujet n'a exclu, à aucun moment, ni asservi, une spontanéité d'expression, une liberté du pinceau ou de crayon, qui viennent le placer au rang des meilleurs notateurs de la vie du mouvement, de l'instant qui passe.

Il est à la tête d'une œuvre considérable, tout entière, ou peu s'en faut, consacrée à l'inestimable ressource de l'éventail algérien : le type, le paysage, la lumière, l'acuité de la couleur.

Mais, aujourd'hui, je ne m'attarderai que sur l'illustrateur du livre, le traducteur habile et incisif de la pensée, de la psychologie même, de nos grands auteurs du terroir. Et là, une transposition picturale reste chose complexe, multiple en ses difficultés.

Benjamin Sarrailon m'a donné maintes occasions, et notamment au « Salon du livre illustré directement », que j'avais fondé en 1938, à Alger, maintes occasions dis-je, de mieux connaître ses moyens et ses qualités. Il n'est pas aisé pour chacun et dans ce domaine si particulier, de suivre avec profit la trame écrite d'un auteur. De disséquer son propos. De rapporter par la seule vertu de l'image les nuances et l'esprit de la lettre.

Je me souviens, essentiellement et à ce propos, de sa collaboration étroite et féconde avec Robert Randau. Ce cher Robert Randau. Ce gentilhomme des lettres. De cette collaboration sont nées des œuvres d'une qualité et d'une saveur rares.

Vous souvient-il de ce monument qui a titre « Cassard le Berbère » ? J'en suis certain. Je le cite en exemple. Exemple de ténacité dans l'effort, de constance dans la soif de réussir.

« Cassard le Berbère », tiré à soixante exemplaires et pour cause, fut entièrement calligraphié, recopié à la main par Randau, à l'encre spéciale litho et tiré sous le contrôle de Jules Carbonel, sur les presses de Bab-el-Oued. Sarrailon illustra le texte de trois cents lithographies à la plume, dessins marginaux, culs de lampe, sans compter les hors-textes. Noir et sanguine. Trois mois de travail sans désemparer. C'était en 1926.

Mais, soixante exemplaires, c'était peu. Et cette œuvre maîtresse méritait une plus large audience. C'est pourquoi j'ai tenu à lui donner la place dont elle se réclame, dans le monde de l'édition et de la bibliophilie. Dans le monde du calame et du crayon algérien.

Benjamin Sarrailon a été, de surcroît, l'illustrateur de ses propres œuvres écrites. Et là, je mettrai l'accent, d'abord, sur un reportage qui lui tenait à cœur : « El Djezaïr - Alger ». Album ouvert sur l'incomparable Alger-la-Blanche. En effet, les feuillets de cet album nous mènent de la Darse de l'amirauté à Notre-Dame-d'Afrique, en passant par les arcanes de la Casbah et les réserves exotiques du Jardin d'Essai. Bien d'autres évocations encore, combien chères à nos cœurs.

Accent ensuite sur « Rouffi dans l'abîme de l'Aurès ». Cinquante lithographies qui, elles, nous font découvrir tout un monde insoupçonné, pittoresque et curieux et « à peu près vierge ». « Rouffi », œuvre préférée de Sarrailon. « Un rêve qui me poursuit depuis toujours — nous avait-il confié — créer un livre, seul ; l'écrire, le dessiner ; en assurer la reproduction graphique par la lithographie et l'imprimer moi-même, à la presse »...

Son rêve. Il fut réalisé. « Rouffi » parut le jour de Noël 1957.

Sarrailon réalisa enfin et toujours lui-même, de l'illustration à l'édition, un autre reportage enthousiaste sur « la Corse enchantée » (1960).

J'en terminerai à ce propos, en citant, sans y insister, le titre des œuvres auxquelles le nom de Benjamin Sarrailon reste si éloquemment, si intimement lié :

« Monseigneur Dupont, évêque, roi des Brigands », du R.P. H. Pineau ; « Djurdjura, terre des contrastes », de Martial Rémond ; « Jardins d'Algérie », de G. Marçais ; « Du soleil sur les mains », d'Emmanuel Roblès ; « Au long des pistes africaines », de R. Stadler. Et j'en passe.

Mais, je serais incomplet si je ne donnais à Sarrailon sa place dans le domaine du dessinateur de presse. Je le connus en effet à *l'Echo d'Alger* ; à *l'Afrique du Nord* illustrée ; à *la Dépêche algérienne*. Il créa de toutes pièces, vers 1940, un journal pour la jeunesse franco-musulmane : *Jeunesse algérienne*, en couleur, bi-mensuel.

Benjamin Sarrailon, artiste complet, a bien mérité de la Terre algérienne et de notre estime.